

André Vauchez

Des saints aux sanctuaires. Recherches sur la spatialisation du sacré dans l'Occident médiéval

Merci infiniment pour ce rapport. Si vous permettez, je continuerai en français puisque cette langue a encore quelque titre, au moins dans le secteur des sciences humaines, et d'autre part, comme nous sommes en Suisse, il s'agit d'une langue officielle de la Confédération. Quand j'ai appris il y a quelques semaines, que j'ai été

jugé digne de recevoir le Prix Balzan pour l'histoire du Moyen Âge, j'en ai évidemment été très heureux et plein de gratitude pour les instances et les personnalités scientifiques qui m'avaient fait ce grand honneur. J'ai également apprécié, lorsque j'ai reçu des informations plus détaillées quelques jours plus tard, de voir qu'avant de recevoir cette récompense j'allais devoir subir un examen de passage, le dernier sans doute avant le jugement dernier qui nous attend tous, mais cela m'a permis de me rajourner, de me sentir comme un jeune étudiant, soucieux d'obtenir votre indulgence et peut-être, mais c'est moins sûr, de vous convaincre du bilan des recherches que j'ai menées et du programme de recherche que j'ai l'intention de développer grâce au Prix Balzan, surtout en collaboration avec mes anciens élèves dont la plupart sont aujourd'hui professeurs d'université et chercheurs confirmés. Ce bilan et ce programme je les ai intitulés *Des saints aux sanctuaires. Recherches sur la spatialisation du sacré dans l'Occident médiéval*.

Entre 1965 et le début des années 1990, mes recherches ont été consacrées pour l'essentiel à l'histoire de la sainteté dans l'Occident médiéval. Cette orientation s'inscrivait dans le cadre d'un intérêt nouveau pour les sources hagiographiques - Vies de saints, recueils de miracles, récits de translation de reliques - négligées jusqu'au milieu du XXe siècle par les historiens positivistes qui les jugeaient peu fiables. Contemporains de ceux de Peter Brown sur l'Antiquité tardive, lauréat du Prix Balzan en 2011, et de Frantisek Graus et Sofia Boesch Gajano sur le Haut Moyen Âge, mes travaux ont contribué à une réévaluation de l'importance de ces sources pour la compréhension de l'histoire des mentalités et de la vie religieuse à l'époque médiévale. Dans mon livre sur *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge*, paru en français en 1981 et, peu après, en italien et en anglais, j'ai mis en évidence l'intérêt exceptionnel que présentent les procès de canonisation organisés par la papauté à partir de la fin du XIIe siècle pour vérifier la réputation de sainteté (*fama sanctitatis*) des serviteurs de Dieu auxquels le peuple chrétien rendait spontanément un culte. Assez sommaires à l'origine, ces derniers donnèrent naissance, à partir du milieu du XIIIe siècle, à des enquêtes de plus en plus développées qui allaient devenir pour l'Eglise romaine un moyen de contrôler la dévotion populaire et les cultes locaux. En effet, la sainteté était alors moins considérée par la plupart des fidèles comme un ensemble de vertus morales que comme un pouvoir d'origine surnaturelle, qui se manifestait par des miracles, attribué à un « homme de Dieu » (*vir Dei*) ayant eu une existence et une fin exemplaires. L'étude de ces procès, dont la plupart étaient encore inédits dans les années 1970, m'a permis de souligner la présence simultanée de plusieurs conceptions de la sainteté au sein de la chrétienté occidentale (modèle royal, modèle « martyrial » illustré parfois par des images plus encore que par des textes, idéal de

perfection monastique) et leur évolution entre le XIII^e siècle et le début du XV^e, avec l'apparition des ordres Mendiants issus de S. François d'Assise et de S. Dominique, la naissance d'une sainteté des laïcs sous l'influence du mouvement pénitentiel, et l'« invasion mystique » des XIV^e et XV^e siècles. Celle-ci se traduit par une multiplication du nombre des visions et des révélations prophétiques, surtout parmi les femmes, comme l'illustrent les noms de Brigitte de Suède (1373) et de Catherine de Sienne († 1380), à laquelle j'ai prévu de consacrer un livre en 2014. La réflexion approfondie que j'ai menée sur ces questions m'a amené à élaborer la notion de « pouvoirs informels » pour désigner l'influence exercée de leur vivant et après leur mort par des personnages et des mouvements charismatiques dans l'histoire religieuse et politique du Moyen Âge, de François d'Assise à Savonarole, en passant par des figures moins connues, comme celle du franciscain contestataire et millénariste Jean de Roquetaillade, qui vécut et écrivit dans les prisons pontificales d'Avignon entre 1349 et 1366 et dont j'ai publié le *Liber ostensor* – « le Livre révélateur » – avec le concours d'une équipe franco-suisse. Une partie de ces recherches ont conflué dans un recueil d'études intitulé *Saints, prophètes et visionnaires. Le pouvoir surnaturel au Moyen Âge* (Paris, 1999), mais j'ai encore quelques chantiers en cours dans ce domaine : tout d'abord l'édition critique des Vies médiévales et l'histoire du culte de S. Homebon (Omobono) de Crémone († 1197), le premier saint laïc non noble à avoir été canonisé – c'était un artisan et un marchand – qui devait devenir à partir de la fin du Moyen Âge le patron des drapiers dans la plus grande partie de la chrétienté latine. Il reste aussi à éditer certains procès de canonisation du Moyen Âge, comme ceux de l'archevêque de Bourges Philippe Berruyer, un contemporain de saint Louis, et de sainte Rose de Viterbe († 1251), et j'espère pouvoir y contribuer car ce sont des documents d'un extrême intérêt. De même, je voudrais publier divers textes prophétiques médiévaux en latin et traduire en français certains d'entre eux afin de rendre accessible – au moins sous forme d'anthologie – cette littérature pleine de visions et de passions, encore largement méconnue.

A partir des années 1995, mes recherches ont surtout porté sur les sanctuaires sur lesquels j'ai lancé des enquêtes visant à mettre en lumière leur importance dans la vie religieuse, mais aussi dans la structuration du territoire et de l'espace urbain. Des saints aux sanctuaires le passage était logique et assuré par la présence dans ces derniers de reliques ou de traces d'interventions surnaturelles, qu'il s'agisse de celles de saint Michel archange ou de la Vierge Marie. Dans la ligne d'Alphonse Dupront dont l'enseignement et les livres m'ont beaucoup marqué, je me suis intéressé à ces lieux saints innombrables, tant en Orient qu'en Occident, qui sont devenus des sanctuaires chrétiens et des buts de pèlerinage, moins en raison de leurs particularités physiques

– même si ces dernières ont pu jouer parfois un rôle dans le choix du site – que du lien qu’ils avaient avec la présence d’un « homme de Dieu » et avec les reliques d’un saint ou d’une sainte. Ces recherches se sont surtout développées pendant les années pendant lesquelles j’ai été directeur de l’École française de Rome (1995-2003) où j’ai lancé avec quelques éminents collègues italiens (Sofia Boesch, Giorgio Cracco, Giorgio Otranto, Roberto Rusconi, etc.) et des collaborateurs provenant d’une quinzaine d’universités, un programme de recherches intitulé « Censimento dei santuari cristiani d’Italia ». Nos travaux ont débouché sur la constitution d’une banque de données ouverte à la consultation où sont fichés plus de 2000 sanctuaires, grands et petits, et sur la publication d’une collection de volumes régionaux dont cinq sont déjà parus. Mais une bonne dizaine sont encore inédits et là encore, des aides à la publication pourront s’avérer utiles pour porter le projet à son terme. Depuis lors, j’ai lancé d’autres enquêtes, en collaboration avec Giorgio Otranto et son équipe à l’université de Bari, et Catherine Vincent, membre de l’Institut universitaire de France, sur le culte de saint Michel et les sanctuaires dédiés à l’archange en Occident (3 volumes parus entre 2003 et 2010), ainsi que sur celui de saint Nicolas (un colloque publié à Paris en 2011 et un autre en préparation à Saint-Nicolas de Port, en Lorraine). Mais l’essentiel reste à faire dans ce domaine en ce qui concerne la France, et je serais heureux de pouvoir contribuer au développement des recherches entreprises dans notre pays depuis quelques années sous la direction de Catherine Vincent, qui m’a succédé comme professeur d’histoire médiévale à l’université de Paris-Ouest Nanterre quand j’ai pris ma retraite. Des études sont en cours sur les sanctuaires des régions alpines, de la Bourgogne et de la Bretagne. Il faudra progressivement les étendre à l’ensemble du territoire national français, qui présente en outre l’avantage d’avoir intégré au cours des siècles des régions qui relevaient dans le passé d’autres ensembles politiques et religieux.

Aujourd’hui le moment me semble venu de prendre un peu de recul par rapport à ces enquêtes « de terrain » et d’approfondir ma réflexion sur la notion même de sanctuaire en essayant de revenir sur quelques interrogations fondamentales : qu’est-ce qu’un sanctuaire ? Quelles ont été leurs principales fonctions aux diverses périodes de l’histoire ? Comment peut-on mesurer leur rayonnement ? Avant d’aller plus loin, je me permettrai de rappeler quelques définitions, ne serait-ce que pour en tester la validité. L’existence de sanctuaires est évidemment liée au phénomène religieux, c’est-à-dire aux relations entre l’ici-bas et l’au-delà, entre l’homme et Dieu ou ses dieux. Le sanctuaire peut être un lieu de culte (pensons aux temples égyptiens ou à celui de la Jérusalem biblique, desservis par des cohortes de prêtres et de sacrificateurs), mais il est généralement plus que cela et c’est précisément ce « plus » qu’il s’agit de définir.

En prenant la question par l'autre bout, nous dirons que tout lieu de culte n'est pas un sanctuaire, même s'il arrive souvent que l'on fasse un usage inapproprié de ces termes en les employant de façon indistincte. Dans le domaine chrétien en tout cas, une simple église paroissiale ne présente pas les caractéristiques du sanctuaire, dès lors qu'elle est uniquement le lieu du culte liturgique et d'une pratique sacramentelle ordinaire, tandis que Saint-Pierre de Rome ou Saint-Siméon, en Syrie, en sont incontestablement. Il y a dans le sanctuaire une relation particulière au sacré, qui passe par des objets, qu'il s'agisse de la tombe réelle ou présumée d'un homme de Dieu, ou de simples reliques, ou encore de la trace visible d'une théophanie ou d'une « mariophanie » dont les légendes de fondation font souvent état. On peut donc définir le sanctuaire, dans une première approche, comme un lieu sacré où se produisent ou se sont produits des phénomènes considérés comme surnaturels (miracles, guérisons et diverses formes d'inspiration), et qui se distinguent par leur pouvoir d'attraction sur une aire géographique qui peut être locale, régionale ou internationale. A toutes les époques, les grands sanctuaires ont suscité en effet des pèlerinages qui y faisaient périodiquement affluer de grandes foules. Aussi ont-ils un lien avec la « religion populaire », pour reprendre une formule qui a été très à la mode dans les années 1970 et a suscité alors de nombreuses recherches. Même si elle a été parfois galvaudée, cette expression peut encore être utilisée dans beaucoup de cas, à condition toutefois de bien se rendre compte que le populaire est souvent du « popularisé » et que les pouvoirs politiques et sacerdotaux ont dans la plupart des cas joué un rôle non négligeable dans la gestion des sanctuaires et dans leur évolution.

Une autre notion souvent appliquée aux sanctuaires nécessite une clarification préalable : celle de leur rayonnement. Les sanctuaires étendent en effet leur influence sur un territoire donné, plus ou moins étendu et certains, comme ceux du Mont-Athos dans la chrétienté orthodoxe ou de Saint-Pierre au Vatican, ont même donné naissance à des entités territoriales autonomes. Mais la référence au seul territoire s'avère trop restrictive et sans doute vaut-il mieux parler de zone d'attraction. Le sanctuaire en effet est déjà en lui-même un territoire à part (*sanctus* en latin), découpé (*téménos* en grec) dans le paysage naturel ; c'est une portion d'espace sacré bien délimitée, même si ces limites peuvent fluctuer au fil du temps. Ce lieu particulier n'appartient pas aux hommes mais à la divinité qu'on y vénère. Aussi s'agit-il d'un espace inviolable (*sacer*) et ceux qui s'y réfugiaient, dans l'Antiquité comme au Moyen Âge, bénéficiaient du droit d'asile. Les hommes se sont efforcés de faire de ces sanctuaires des espaces de paix et de réconciliation, ou au moins de contact, comme on le voit avec les sanctuaires de confins qui marquaient l'entrée dans le territoire d'une communauté humaine, qu'il s'agisse d'un peuple ou d'un village, et constituaient également des

lieux d'échange où l'on s'efforçait de régler pacifiquement les conflits de voisinage et où l'on procédait à des échanges commerciaux à l'occasion d'une foire annuelle. N'oublions pas en effet que, dans les religions « traditionnelles », une des fonctions essentielles de la *religio* consiste à penser, organiser et contrôler l'espace, en bref à assurer une gestion rituelle du territoire.

Dans une religion comme le christianisme et surtout le catholicisme où le clergé tient une place prépondérante, le rôle historique joué par les sanctuaires a été de permettre aux fidèles d'avoir un accès direct au surnaturel, sans avoir à passer par les médiations institutionnelles. D'où le succès actuel des pèlerinages et des itinéraires sacrés : si la pratique religieuse dominicale a connu en Europe depuis un demi-siècle une chute considérable, on voit parallèlement des jeunes et des moins jeunes partir chaque année plus nombreux sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle ou de Saint-Michel, ou faire à pied le tour des sanctuaires franciscains de l'Ombrie, dans le cadre d'une pratique nouvelle que les sociologues des religions désignent sous le nom de « religion à la carte ».

Pour se faire une idée précise de cette réalité, il convient cependant de considérer les sanctuaires dans une perspective hiérarchique. On ne peut mettre en effet sur le même plan un sanctuaire local, qui n'accueille des pèlerins qu'une fois l'an à l'occasion de la fête du saint patron, et se signale simplement par la présence de quelques *ex voto* autour d'une image sainte, et les grands sanctuaires comme Lourdes ou San Giovanni Rotondo où passent tout au long de l'année des millions de visiteurs. Dans le monde méditerranéen et les régions voisines, il existe même des « villes-sanctuaires » comme Jérusalem, La Mecque, Rome, Assise ou Loreto – mais aussi, dans le passé, Karnak-Louxor ou Epidaure – dont le développement et la prospérité étaient et sont encore étroitement liés à la vie des sanctuaires qui s'y trouvent. Il conviendra aussi de s'interroger sur la typologie de ces derniers, qui est très variée et a pu évoluer au cours des siècles : si la quête du recours y est partout présente, certains d'entre eux ont une fonction thérapeutique plus marquée, tandis que d'autres sont des lieux principalement voués à la dévotion ou à la pénitence, sans parler du rôle politique et économique qu'ils ont pu être amenés à jouer à une époque donnée.

Enfin, l'étude de l'évolution des sanctuaires dans la longue durée sera un des axes principaux des recherches que je souhaite mener et encourager dans les années à venir. En effet, les historiens ne doivent pas oublier que les sanctuaires, comme les civilisations, sont mortels. Tous ne sont pas immémoriaux, tant s'en faut, comme celui d'Ysé, au Japon, que l'on reconstruit tous les vingt ans de la même façon depuis la nuit des temps. Bien souvent, après une phase de jaillissement qui les a conduits à un apogée, nombre d'entre eux ont connu le déclin et sombré dans l'oubli, tandis que d'autres

naissaient et se substituaient à eux. Dans la réalité, les choses sont encore plus complexes, car certains sanctuaires qui semblaient avoir perdu leur capacité de rayonnement l'ont parfois retrouvée longtemps après de façon inattendue, à la faveur d'une « recharge sacrale », pour reprendre une expression chère à Alphonse Dupront. L'étude de la géographie des sanctuaires est donc étroitement liée à celle de leurs vicissitudes historiques, qui appelle des investigations toujours difficiles en l'absence d'une documentation spécifique. Heureusement, les données fournies par l'archéologie permettent parfois de combler les lacunes des sources écrites.

Du point de vue méthodologique, l'étude des sanctuaires pose des problèmes délicats dans la mesure où, hier comme aujourd'hui, le lieu où il se trouve est parfois aussi important que l'intercesseur qu'on y vénère. Dans cette perspective, Alphonse Dupront a distingué ceux qui se sont développés dans des lieux « historiques », liés en général à la présence des reliques ou de la tombe d'un serviteur ou d'une servante de Dieu, et ceux qui sont situés dans des lieux « cosmiques », qui produisent une forte impression sur le visiteur en raison de leur situation pittoresque ou de leur insertion dans un cadre naturel particulièrement austère, ce que les Romains désignaient sous le nom de *loca horrida*. En réalité, les plus grands sanctuaires possèdent souvent ces deux caractéristiques, ce qui fait d'eux des lieux privilégiés: que l'on pense par exemple à celui de Saint Michel au Monte Sant'Angelo, dans le Gargano, où l'on trouve à la fois un site naturel extraordinaire et la marque du pied de l'Archange, qui aurait laissé cette trace dans le rocher lors de son apparition, ou encore à la grotte de Lourdes depuis le milieu du XIX^e siècle. Dans le monde chrétien, comme du reste dans l'Antiquité « païenne », l'apparente homogénéité des titulatures – c'est-à-dire des noms des saints auxquels sont dédiés les sanctuaires – ne doit pas faire illusion : il existe dans les pays méditerranéens des milliers de sanctuaires, de toute taille, dédiés à la Vierge Marie, mais la « Madonna del Sasso » de telle localité italienne n'a rien à voir, aux yeux de ses dévots, avec la « Madonna del Soccorso » qu'on vénère dans un village voisin ; et la Vierge de Montserrat est très différente de celle de Loreto, qui fut relayée dans toute l'Europe catholique, au cours des XVI^e et XVII^e siècles, par des sanctuaires *ad instar* où l'on retrouve l'image de la « Santa Casa », que des anges, selon une légende tardive, auraient apportée de Nazareth en Italie centrale par la voie des airs... Aux yeux de ses fidèles, si la divinité a choisi de se manifester en un lieu, c'est d'abord pour la communauté locale et pour ses membres, qui doivent être les principaux bénéficiaires de sa bienveillance, comme j'ai pu le constater de mes propres yeux au Liban il y a quelques années, à la suite d'apparitions mariales survenues dans un village de la Bekaa autour de 2002, où le prêtre nous raconta que ses paroissiens et surtout le chef du village ne laissaient à l'Eglise qu'une faible part des of-

frandes et des revenus liés au pèlerinage qui attirait là depuis peu de nombreux visiteurs, tant chrétiens que musulmans. A ce titre, les sanctuaires sont, à tous les niveaux, des révélateurs de particularismes : un groupe humain, une ethnie, un peuple se reconnaissent en lui et parfois même s'identifient à lui : le lion de saint Marc, omniprésent sur les rives et dans les îles de l'Adriatique, renvoie certes à l'évangéliste mais surtout à la grande basilique qui abritait ses reliques et, en dernier ressort, à Venise qui était le centre de son culte en Occident ; et nul n'ignore l'importance des sanctuaires fédéraux ou confédéraux dans l'Antiquité grecque et latine, ou encore le rôle joué par le pèlerinage au temple de Jérusalem ou à La Mecque dans l'affirmation d'une appartenance au peuple juif ou à l'*umma* musulmane. En ce sens, on peut dire que les sanctuaires sont des marqueurs d'identité religieuse et politique, comme le montrent bien des phénomènes de continuité et parfois de superposition en un même lieu qui se sont produits à l'occasion de l'apparition d'une nouvelle religion ou confession. On le voit bien à Jérusalem où, après la conquête musulmane de 632, la mosquée d'Omar, construite sur l'esplanade du Temple dit de Salomon, vint concurrencer le Saint-Sépulcre, ce qui fit de cette ville une cité-sanctuaire commune aux trois religions du Livre, qui n'ont pas cessé depuis lors de s'en disputer le contrôle.

Mes recherches italiennes des années 1995-2003 m'ont permis de mettre en évidence l'existence d'une inflexion sensible dans l'histoire des sanctuaires entre le Xe et le XIIIe siècle. Comme d'autres études effectuées en France médiévale par Michel Lauwers et Dominique Iogna-Prat ont abouti à des résultats identiques, je pense qu'on a affaire à un processus assez général à l'échelle de l'Occident, que j'ai appelé la spatialisation du sacré. De quoi s'agit-il ? Pour faire bref et de façon assez schématique, disons que l'on vit alors s'affirmer au sein de la chrétienté une tendance marquée à la constitution d'espaces sacrés, qu'il s'agisse des « sauvetés » que les Clunisiens cherchèrent alors à constituer autour de leurs monastères ou de nouveaux sanctuaires, de caractère local ou régional. Jusqu'à l'époque carolingienne en effet, les lieux réputés saints et attirant les pèlerins en grand nombre étaient peu nombreux : dans l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Âge, l'église la plus prestigieuse était celle de l'*Anastasis* à Jérusalem, élevée par Constantin sur le lieu présumé du tombeau du Christ. Pour se rattacher à ce mémorial de sa Passion et de sa Résurrection, on construisit tout au long du Moyen Âge de nombreuses églises *ad instar Sancti Sepulchri* qui en reproduisaient le plan circulaire et parfois même la topographie, comme les « Sacri Monti » construits par les Franciscains en Toscane et dans les régions alpines à partir du XVe siècle. A côté de cette référence fondamentale à Jérusalem et à la Terre Sainte qui fut à l'origine de toute une géographie imaginaire, il faut faire une place au culte des martyrs, en particulier celui des apôtres Pierre et Paul, dont les reliques et les basiliques

qui les abritaient attirèrent à Rome des flux de visiteurs qui s'accrurent après la conversion au christianisme des peuples anglo-saxons et scandinaves. Et, dès le VIII^e siècle, nombre de visiteurs continuaient leur chemin en direction du mont Gargan où se trouvaient la grotte et le sanctuaire de saint Michel archange. Si, enjambant quelques siècles, nous observons la géographie religieuse de l'Occident autour de 1200, nous nous trouvons confrontés à une situation bien différente, caractérisée par l'existence d'un nombre beaucoup plus élevé de sanctuaires, souvent reliés les uns aux autres par des itinéraires sacrés comme la Via Francigena – du Nord des Alpes à Rome – prolongée jusqu'au Gargano par la « Via dell'Angelo » – et les chemins de Saint-Jacques de Compostelle qui ont fait couler tant d'encre. Ces routes étaient parcourues par des foules de pèlerins qui cheminaient d'un sanctuaire à l'autre dans l'espoir d'y obtenir la guérison de leurs maux et la rémission de leurs péchés. On assiste alors à la mise en place d'une nouvelle géographie religieuse de la chrétienté, pensée et vécue à partir des croisades et de la Réforme grégorienne comme un espace homogène, structuré autour d'un certain nombre de lieux sacrés qui constituaient autant de pôles d'attraction et de protection pour les hommes et les femmes de ce temps. La nouveauté majeure à ce niveau réside surtout dans la popularité croissante des sanctuaires de la France méridionale : pensons à Sainte-Foy de Conques, Rocamadour, Saint-Guilhem le Désert, Saint-Gilles du Gard, Notre-Dame du Puy, Vézelay et à tant d'autres encore qui attiraient les foules et que je voudrais étudier maintenant de façon plus approfondie dans les années qui viennent.

Parallèlement je souhaiterais envisager de plus près le processus mental qui porta les hommes de ce temps à voir dans chaque pèlerin un personnage sacré, une image du Christ « pèlerin d'Emmaüs » qu'on commence à représenter dans l'art roman ; parfois même, s'il venait à mourir en chemin, on le vénérât comme un saint, comme je l'ai montré en étudiant les origines du culte de saint Roch au XV^e siècle. C'est dans ce contexte mental qu'il faut situer l'importance croissante prise par le pèlerinage dans la vie religieuse des fidèles. Certes, les témoignages relatifs à des pèlerins qui s'étaient rendus en Terre Sainte ou à Rome sont assez nombreux dans les sources de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge. A l'époque carolingienne et ottonienne, il s'agissait surtout de Grands de ce monde (évêques et abbés, dignitaires laïcs) qui se rendaient à un sanctuaire lointain entourés d'un petit groupe de fidèles et rapportaient de leur voyage des objets précieux : reliques, tissus orientaux, ivoires, gemmes. Mais, autour de l'an Mille, le pèlerinage change de nature et ceux qui effectuaient ces déplacements dans un but religieux n'étaient plus les mêmes qu'auparavant : les pèlerins deviennent alors très nombreux et, parmi eux, la composante laïque et même populaire prévalut sur les clercs et les moines. Au XIII^e siè-

cle, saint Anselme et saint Bernard rappelèrent à ces derniers que leur monastère constituait pour eux la véritable Jérusalem et qu'il était inutile, voire dangereux, pour eux d'en sortir pour se rendre en Terre Sainte ou ailleurs. Dès lors le pèlerinage constituera un élément essentiel d'une religiosité et d'une spiritualité laïques, comme je l'ai montré dans un certain nombre d'études fondées sur l'étude des Vies de quelques saints laïcs, de Rainier et Bona de Pise à Facio de Crémone. Mais ce qui vaut pour l'Italie se vérifie-t-il également en France ? Des recherches plus poussées sur les sanctuaires et les pèlerins français entre le XI^e et le XV^e siècle devront être lancées pour s'en assurer. Je compte m'atteler à cette tâche dans les années qui viennent, en collaboration avec l'équipe qui s'est constituée dans ce but autour de Catherine Vincent à l'université de Paris-Ouest Nanterre.

Plus largement, je suis convaincu que cette approche « spatiale » et territoriale des sanctuaires et des pèlerinages devrait contribuer à renouveler l'histoire de la vie religieuse en Occident. Dans ce domaine l'historiographie s'est en effet concentrée essentiellement, dans les dernières décennies du XX^e siècle, sur l'étude des structures ecclésiastiques (paroisses, « pievi », diocèses, ordres religieux) qui est certes fondamentale mais risque de faire croire que les hommes et les femmes du Moyen Âge étaient des sédentaires enfermés dans leur village ou leur quartier, qui n'auraient eu ni l'envie ni la possibilité de sortir de leur « encellulement ». Cette vision statique de la société médiévale néglige le fait que la mobilité des populations et des personnes y tenait une place très importante. Comme Alphonse Dupront l'a bien montré, le désir de se déplacer et de se mettre en quête d'une *via salutis* a été à l'origine de ces mouvements de foule suscités par les croisades, les jubilés et toutes les formes de « pèlerinage panique », pour reprendre une expression qui lui était chère. Mais cette polarisation sacrée de l'espace ne concerne pas seulement les grands ébranlements collectifs ou les visites aux principaux lieux saints de la chrétienté sur lesquelles les sources médiévales nous donnent d'abondantes informations. Elle vaut aussi au niveau de la vie quotidienne, qu'il s'agisse des déplacements effectués par les simples paysans comme par les Grands de ce monde pour se rendre à des sanctuaires thérapeutiques proches de leur résidence, ou du rôle joué par les sanctuaires de confins où des populations rurales se rencontraient une fois l'an à l'occasion de la fête d'un saint pour régler leurs litiges et éventuellement trouver des conjoints en dehors de la « tribu » pour les filles à marier et les garçons en âge de se « mettre en état », comme on disait alors. Ces micro-sanctuaires, dont on trouve l'équivalent en ville dans certaines chapelles, oratoires ou images saintes auxquelles on attribuait un pouvoir d'intercession, sont beaucoup plus difficiles à saisir et à étudier, faute, le plus souvent, d'une documentation adéquate. C'est pourtant dans cette voie que je voudrais

m'engager davantage que je ne l'ai fait jusqu'à présent, afin de saisir dans sa réalité concrète et vécue l'importance des sanctuaires dans une société où la supplication et le recours constituaient des démarches indispensables pour assurer la survie des individus et des collectivités.

Questions et commentaires

Heinz Gutscher

Je vous remercie, Monsieur Vauchez, de cette présentation fascinante. Je me rends compte qu'il y a plusieurs personnes qui aimeraient vous poser des questions.

Question du public

Monsieur Castells a parlé de ses réseaux. Vous aussi avez parlé de réseaux, de réseaux de chercheurs italiens et français, un réseau social très fort. Vous avez aussi parlé de réseaux à l'époque du Moyen Âge, de la culture des sanctuaires où les individus avaient l'impression de créer un sentiment de bonheur. Vous-même, croyez-vous que dans ces réseaux de chercheurs et dans ceux du Moyen Âge on a créé le sentiment de bonheur?

André Vauchez

C'est une question très difficile, parce qu'il existe des réseaux où les chercheurs sont heureux et d'autres où ils souffrent. En général, les chercheurs sont heureux de travailler en équipe, ce qu'un sociologue a appelé « le bonheur d'être inclus », et la contrepartie du « bonheur d'être inclus » est la « douleur d'être exclus ». Donc, en général, on est content d'être inclus dans un groupe de travail de recherche. Cela dit, il y a des gens avec un tempérament individualiste qui préfèrent travailler tout seuls dans leur coin.

Pour ce qui concerne le Moyen Âge, c'est différent. Les sanctuaires étaient créés de manière spontanée un peu partout. A partir du douzième, treizième siècle, ils commencent à être hiérarchisés. Il y a les très grands couvents en Europe, à Assise, à Saint-Jacques-de-Compostelle, de très grands sanctuaires comme le Mont Saint-Michel qui sont vraiment les plus fréquentés. Au Moyen Âge on donnait parfois comme punition, même justicière, le pèlerinage pour éloigner les mauvais sujets de la société. Nous avons à disposition des listes de pèlerinages infligés par les tribunaux comme sanctions ; là on voit qu'il y a des sanctuaires qui sont en tête des réseaux et

puis il y a de plus petits sanctuaires locaux du village ou du canton où les gens se rendaient pour des raisons de santé, pour la fécondité du bétail... il y a toute sorte d'usage possible. Aux yeux de l'Eglise en tout cas il existait une hiérarchie entre les grands et les petits sanctuaires. Donc, ceux qui se trouvaient dans un sanctuaire comme punition jouissaient probablement moins du bonheur d'être inclus.

Giorgio Cracco

Aujourd'hui est un jour de gloire non seulement pour la France, mais aussi pour l'historiographie italienne. Et cela grâce à André Vauchez qui a mobilisé l'historiographie italienne surtout sur le thème des sanctuaires. Presque toutes les universités italiennes ont contribué au grand « Censimento » qui a été réalisé.

André Vauchez a écrit un livre vraiment remarquable sur François d'Assise: non seulement sur sa vie, mais aussi sur sa mémoire. Nous avons aujourd'hui un Pape qui s'appelle François. Je voudrais demander à André Vauchez de quel François il s'agit.

André Vauchez

Je dirais que le choix de son nom, une fois qu'il a été élu, est un choix symbolique, un choix significatif. On ne choisit pas un nom comme cela au hasard. On peut s'inscrire dans une continuité en choisissant Pie XII après Pie XI, mais on le fait toujours avec une optique très précise. J'ai tout lieu de penser que si le Pape – nomen est omen – a choisi ce nom, c'est parce qu'il voulait se rattacher à l'idée, ou à l'idéal d'une Eglise pour pauvres et humbles.

Karlheinz Stierle

Si on voulait résumer en une formule le centre de vos intérêts, pourrait-on dire que c'est la spiritualisation du monde et la mondialisation de la spiritualité ?

André Vauchez

Vous me faites plaisir, je n'y avais pas pensé par moi-même, mais pourquoi pas ? Ce que j'ai essayé de faire tout au long de ma carrière comme chercheur c'était de faire descendre la spiritualité, je dirais des « sommets » – sans contester l'importance de grands personnages comme saint Bernard, saint Thomas d'Aquin ou d'autres qui ont tout à fait leur place et qui sont évidemment fondamentaux. Mais je pense que dans le domaine de l'histoire religieuse, jusqu'à il y a une quarantaine d'années, on s'est beaucoup trop concentré sur une histoire sommitale, l'histoire qui marchait sur

les cimes. On parlait du rôle du Pape, du grand abbé, etc., et tout cela concernait une frange extrêmement mince, une élite spirituelle politique et religieuse.

Avec les historiens médiévistres de ma génération – je ne suis pas le seul – nous avons essayé de faire descendre un peu le ciel sur la terre afin de montrer que la spiritualité d'en-bas n'est pas seulement l'apanage d'un groupe restreint, mais aussi l'apanage des moines qui, à partir du XIIe siècle, avaient également de la spiritualité laïque; c'est absolument incontestable, une spiritualité fondée sur l'idée de la charité, sur la bienfaisance, sur la création d'hospices, et puis il y a aussi la spiritualité du pèlerinage.

Le pèlerinage n'est pas seulement une pratique populaire; les grands mystiques des XIVe et XVe siècles ont tous fait un pèlerinage. Il n'y avait pas de contradiction entre pèlerinage et mystique. Donc, il fallait montrer que cette notion de spiritualité ne devait pas être entendue dans un sens restrictif. Il y avait des niveaux, mais il ne fallait pas les distinguer par valeur.

Il y a des lieux sacrés qui ont toujours joué un rôle de polarisation religieux, culturel, mystique qu'aujourd'hui on a du mal à imaginer... à Cluny par exemple, car l'église a été détruite après la révolution française et on peut dire la même chose pour Clairvaux où il y avait un immense monastère de Saint Bernard qui a exercé son rôle sur tout l'Occident. Je crois que les lieux et les hommes sont beaucoup plus liés que ce que l'on a admis jusque-là.

Luciano Maiani

Le concept du sanctuaire n'est pas exclusif du Moyen Âge européen. Il y a dans le monde – je pense au Mexique que je connais un peu et à l'Asie – des lieux que l'on peut classer comme sanctuaires. On pourrait dire que les hommes sont égaux, mais en comparant les caractéristiques des lieux on pourrait apprendre des choses sur les différentes civilisations.

André Vauchez

Vous avez tout à fait raison. Le mot sanctuaire n'a rien de spécifiquement chrétien au niveau mondial, mais il y a quand même des religions sans sanctuaires... sans toucher le protestantisme dont on pourrait discuter. Je pense à l'Afrique, où il y a des sanctuaires, mais il s'agit de sanctuaires chrétiens. Là où les sanctuaires sont importants on trouve des contextes où il y avait des moines, dans le bouddhisme par exemple et dans la chrétienté médiévale. Donc, la présence d'une vie religieuse monastique favorise la naissance de sanctuaires pour les visiteurs, les pénitents, etc. Je crois toute-

fois que c'est très différent si on voit un sanctuaire aztèque, bengali ou chrétien du Moyen Âge, car il me semble que selon les spécialistes de la religion, précolombienne surtout, ce qui est central dans ces religions c'est le sacrifice. Dans les lieux chrétiens et bouddhistes le sanctuaire n'est pas un lieu de sacrifice.

Heinz Gutscher

Je remercie André Vauchez et passe la parole à Thierry Courvoisier, professeur d'astrophysique à Genève et président des quatre académies suisses.